

1. Témoignage du Capitaine Roland de Saint-Seine

Le 24 août 1971

Cher Abbé et cher camarade,

J'aborde avec une contrition sincère cette réponse à votre lettre qui date de plus d'un mois déjà, car si j'ai quelques circonstances atténuantes à faire savoir, je suis cependant sans excuse valable de n'avoir pas répondu tout de suite à votre demande de renseignements.

J'ai pu reconstituer d'une façon assez précise « mon emploi du temps » depuis mon arrivée en Allemagne et mon retour en France.

Natzweiler

Arrivé à Natzweiler le 11 février 1944, après un séjour de quatre mois à la prison de Fresnes – relativement agréable grâce aux excellents camarades de cellule et à l'exemplaire charité chrétienne de notre gardien d'étage- j'ai, sans transition, découvert l'horreur des camps de N.N*. Dès les premiers jours, après la toilette d'usage au rasoir ébréché, le passage à la baignoire stérilisante et le travestissement en N.N., j'ai été de service au crématoire, dégager la neige qui obstruait l'entrée de la salle de crémation : une douzaine de corps décharnés, déformés, contrefaits, horribles, pendaient à des crochets de boucherie. J'ai voulu revenir à la surface, mais un violent coup de pied en pleine poitrine m'a ramené auprès des cadavres et m'a définitivement ouvert les yeux sur l'atrocité de notre situation. Je me suis trouvé ainsi rodé d'un seul coup à la vie de N.N., plus rien par la suite ne m'a surpris, décontenancé, terrifié. J'étais condamné à vivre dans l'horreur, il n'y avait pas d'échappatoire, il fallait en prendre son parti et envisager son existence en conséquence. Le terrible coup de pied de « Fernandel » -car c'est lui qui me l'a décoché- m'a probablement sauvé la vie en me montrant clairement la voie à suivre pour, tout au moins, essayer d'en sortir vivant...

Par la suite, grâce à l'excellente camaraderie de nos compagnons de misère, mon séjour à Natzweiler a été moins atroce.

Fin mars, j'ai fait partie du fameux commando de Kohem, commando de travail sous un tunnel de chemin de fer. Les conditions de vie, d'hygiène, de nourriture, de travail, les mauvais traitements permanents ont été tels qu'en trois semaines notre commando s'est trouvé réduit de moitié et que notre chef S.S. a demandé notre retour à Natzweiler : la mortalité était effrayante et nous n'étions plus capables, malgré les coups, d'effectuer un travail utile pour les Allemands. Retour à Natzweiler le 9 avril. Le camp nous a paru un paradis et d'autant plus que les médecins français du « Revier » (l'infirmerie) nous ont pris en charge et nous ont soigné avec dévouement et que les S.S., se rendant compte que l'Allemagne était en train de perdre la guerre, -c'était l'époque des bombardements massifs de l'aviation alliée- relâchaient leur férule et se montraient plus humains à notre égard.

*N.N. C'est-à-dire Nacht und Nebel, Nuit et Brouillard, expression d'un ordre secret d'Hitler (décembre 1941) et s'appliquant à une catégorie de déportés dont la détention, la condamnation et la mort devaient échapper à toute recherche.

Brieg

Le 14 juin 1944, je fais partie d'un convoi pour aller au jugement devant le tribunal de Breslau. Nous sommes dirigés sur la prison de Brieg à 25 km de Breslau*. Peu d'entre nous sont conduits devant le tribunal : au maximum 5 ou 6. Ils reviennent d'ailleurs tous à Brieg. Pas de condamnation à mort. La vie à Brieg est supportable surtout parce que nous ne sommes pas astreints à travailler. La nourriture nous permet juste de survivre. Nos gardiens se montrent de plus en plus humains et laissent filtrer quelques nouvelles enthousiasmantes qui nous remontent le moral et nous tiennent lieu de nourriture. C'est dans cette prison que j'innove des conférences-repas gastronomiques qui remportent un grand succès. Chaque jour je décris avec force détails un plantureux repas, j'indique comment on doit déguster, ce qu'il faut boire, la façon de goûter un vin. Et le repas se termine par l'énoncé des recettes des divers plats que nous venons de manger.

Des bouts de papier, des tronçons de crayons surgissent des poches et chacun note avec application ces recettes magiques. Et j'ai la grande joie de constater que ces repas –exclusivement mentaux- agissent d'une façon formidable aussi bien sur le moral que sur le physique de mes camarades.

Notre chambrée – nous sommes plus de cent (du moins, je crois) – prend un tonus étonnant et comme si réellement je distribuais chaque jour une manne miraculeuse et des breuvages stimulants. Je garderai toujours en mémoire tous ces visages tendus vers moi, les yeux brillants de convoitise et de plaisir, ces jeux de bouche pour malaxer, goûter, déglutir cette nourriture immatérielle, chargée de tout mon magnétisme et que je leur distribuais de tout mon cœur. C'est peut-être idiot ce que je vous raconte là, mais je reste cependant persuadé que j'ai contribué à atténuer ainsi les rigueurs de notre prison et à rendre moins dures nos privations. Il faut si peu de chose pour soulager la misère humaine et raccrocher un homme à la vie. !

*Le voyage de Natzweiler à Brieg dura du 15 au 28 juin. Voyage pénible mais supportable grâce à une température clémente. Nos provisions de bouche sont épuisées au bout de quelques jours. La faim et la soif nous tiraillent.

Gross-Rosen

Le 25 octobre nous partons pour Gross-Rosen. Voyage sans histoire qui dure, je crois, 24 heures. Nous n'avons pas le temps de souffrir beaucoup, ni de mourir. Par contre, l'arrivée à Gross-Rosen est la chose la plus atroce qu'il m'a été donné de subir. Dès l'entrée dans le camp les coups pleuvent, les séances d'épouillage, de rasage, de désinfection, d'habillage n'en finissent plus. Il fait très froid, nous attendons tout nus dehors dans la neige. Nous sommes exténués, affamés, assoiffés... Les S.S. sont déchaînés autour de nous, hurlent, frappent, insultent, donnent des ordres incohérents, nous faisant courir de droite et de gauche à coups de trique. C'est de la folie hystérique.

Gross-Rosen est un camp dirigé par des détenus polonais qui affichent une haine farouche à l'encontre des français qu'ils rendent responsables de leurs malheurs. Notre séjour à Gross-Rosen, en dehors de la rigueur du climat, sera dominé par cette haine. Le bloc qui nous est affecté est surpeuplé. Pour avoir la paix nos capos polonais nous font aligner en rang dans la neige, immobiles, en position jambes fléchies, les bras et les mains tendus à l'horizontale. C'est la position impossible à garder. Les malheureux qui perdent l'équilibre reçoivent des coups de cravache sur les mains nues, toutes gonflées et couperosées de froid.

Ces séances durent deux heures de suite. Le matin au petit jour, le bloc au complet s'aligne devant les bâtiments pour attendre, en petit costume rayé, le lever du jour et recevoir la terrible gelée blanche de ce ciel de Haute-Silésie. Nous voyons petit à petit les toits noirs en carton bitumé se couvrir de givre blanc et nous sommes transpercés par un froid mortel. Beaucoup tombent. Défense de bouger.

Ces séances se renouvellent tous les jours. Nos rangs s'éclaircissent. Il ne se passe pas de semaine que nous n'ayons une pendaison à grand spectacle avec déguisement du condamné en habit et chapeau haut de forme, gants blancs, pochette et bouquet de fleurs à la main. La clique du camp encadre la potence et joue des airs de cirque. Tout le camp défile au pas cadencé et fait « tête droite » devant le supplicé. Malheur à qui refuse de sacrifier à ce rite : il est aussitôt matraqué par les S.S. Le défilé dure plus de deux heures. En général, cette mascarade infernale nous est réservée pour le dimanche après midi. Une pancarte, suspendue au cou du supplicé, explique son forfait. Je me souviens de la dernière exécution. Le texte était : « Ich bin wieder da », « je suis de retour ». C'était une tentative d'évasion : un gosse de 20 ans ! Pour que le supplice dure plus longtemps, la corde n'avait pas de noeud coulant et elle était tendue progressivement. Le malheureux a mis un quart d'heure à mourir. Son visage était devenu hideux, gonflé, violacé, tel un masque d'épouvante.

L'horreur de notre vie allait en augmentant de jour en jour en raison de l'avance russe qui faisait refluer sur le camp des files ininterrompues de déportés d'autres camps. Les facultés « d'hébergement » de Gross-Rosen étaient, au maximum d'entassement, de 20000 hommes. Il fallait donc faire de la place aux nouveaux arrivants en faisant disparaître les anciens. Pour cela, il

suffisait d'augmenter les sévices, de diminuer encore la nourriture, de prolonger les journées de travail, de multiplier les interminables appels dans la neige par des froids de -15, -20. Un chef de bloc n'était bien vu des S.S. que proportionnellement au nombre des cadavres qu'il pouvait aligner à l'appel du matin sur le front de son bloc. Ainsi vit-on s'établir une sinistre émulation entre les différents chefs de blocs pour gagner la compétition du meilleur tableau de cadavres journaliers. Le rythme atteint par les crématoires lorsque notre commando de Français fut envoyé à Kamens (en Saxe) était de 6 à 700 cadavres par jour, ce qui représentait environ l'anéantissement des 20000 hommes du camp chaque trois mois.

Kamens

Par bonheur le 11 décembre un commando de 150 Français (environ) fut envoyé à Kamens pour travailler dans une usine de pièces détachées pour l'aviation. Un paradis à côté de Gross-Rosen et l'espoir, compte tenu de l'avance russe, que nous pourrions nous en tirer. A l'usine, nous avons eu la joie de trouver des prisonniers de guerre alsaciens, jouissant d'une certaine liberté et bien approvisionnés en colis de leur famille. De temps à autre un petit casse-croûte clandestin – car toute communication entre N.N. et prisonniers de guerre était « strici verboten » et durement châtiée – nous apportait le réconfort d'un geste amical et d'une communication avec l'extérieur... Et puis, lorsque le vent portait, nous entendions le grondement sourd des canons sur le front russe ! Beaucoup doivent la vie à ce commando de Kamens. Pour mémoire, je citerai les sabotages systématiques de nos fabrications. Chaque matin, nous fabriquions le petit échantillonnage des 20 ou 30 pièces ayant la cote exacte, et bien en évidence en cas de contrôle, et tout le reste de la production journalière sortait à des cotes fantaisistes. Personne n'a été pris.

Le 1^{er} mars, notre commando est réveillé en catastrophe, muni de 3 jours de vivre et mis en rang par trois sur la route pour gagner à pied une destination inconnue située à une centaine de kilomètres à l'ouest. Les Russes avaient fait une percée, le bruit du canon était tout proche, nos S.S. étaient terrifiés et nous joyeux comme des collégiens qui partent en pique-nique. * A la première halte, les trois jours de vivres furent en un instant consommés, malgré les menaces et les coups de crosse des S.S.... et, oh bonheur ! lorsque nous nous remîmes en route, ce fut pour revenir à Kamens. Là du moins, nous avions chaud, car la chaudière qui nous chauffait servait de crématoire et il y avait quand même trois à quatre cadavres à brûler par jour.

Le 5 mars, notre commando, grossi entre temps d'un fort contingent de N.N. Français, Belges, Hollandais du camp de Flossenbourg, fuyant également devant l'avance russe, devient très important : peut-être 500 hommes.

A partir de ce moment, ce fut la grande pénitence, car il n'y avait plus de vivres du tout. Pendant cinq jours, nous n'avons eu droit qu'à une louche matin et soir d'un thé fait avec du cumin. Un jour nous avons fait un festin avec un quartier de cheval d'équarrissage. Tout le monde fut malade et il y eut quelques morts supplémentaires au tableau. Nous dépérissions d'inanition, mais dans un confort relatif, dans des salles surchauffées, sur des litières de paille réduites en poussière et dévorés par les poux. Nous ne travaillions plus, car notre usine s'était sabordée par ordre supérieur.

Le chemin de croix.

Le 5 mars nous sommes embarqués à coups de crosse dans des wagons à bestiaux à 50 par wagon avec (théoriquement) 3 jours de vivres. Le tiers de chaque wagon est réservé aux déportés ; le centre, en face de la porte, est le « no mans land » qui sépare les N.N. des S.S. L'autre tiers est réservé aux 8 S.S. de faction toutes au dehors. Au milieu de la zone N.N. la tinette qui au bout de 48 heures déborde. Elle sera vidée une seule fois pendant les 11 jours de voyage. Les déportés ont été entassés debout, à touche touche, avec défense de bouger. En fait, au bout de quelques heures, cette marée humaine s'est effondrée sur le sol dans un entrelacs épouvantable de têtes, de jambes, de bras. Masse grouillante, torturée de douleurs physiques, envahie par une angoisse mortelle, privée d'eau, dévorée par les poux, souillée à chaque cahot par les éclaboussures de la tinette, à l'agonie. Et chaque jour un peu plus torturée par la faim, la soif et le désespoir. Dès le 3^{ème} jour des mourants et des morts. Dans mon wagon, un homme à l'agonie est vidé de son sang, vampirisé par ses voisins. Rien à boire, rien à manger, à demi asphyxiée, souillée de toutes les

déjections possibles, puante, souffrante, la masse réagit de moins en moins, ne bouge presque plus et finit par trouver dans l'horreur une sorte d'équilibre et de sérénité.

Onze jours, 11 jours ! Sous l'oeil impassible des S.S. qui se gobergent sous notre nez. Ils poussent l'ignominie jusqu'à nous refuser le verre d'eau à notre portée dans nos interminables stationnements sur les voies de garage.

Dachau

Et c'est Dachau ! Le 11 mars, tout le monde descend ; les vivants et les morts, tous semblables, à un souffle de vie près ? Tous semblables à des cadavres décharnés, à part les yeux brillants de fièvre, d'épouvante et d'hébétéude, pour ne pas dire de folie, des vivants.

Et c'est l'indescriptible chemin de Croix de la gare de Dachau au camp, les cadavres vivants portant les cadavres morts, sous les quolibets, les insultes, les rires de toutes les familles de S.S., massées sur les balcons et aux fenêtres des villas de « la Cité heureuse » -c'est ainsi que nous avons baptisé cette ville élégante, bâtie au milieu d'un grand parc fleuri, pour les S.S. gardiens du camp et leurs familles. Cette cité heureuse s'étale tout au long de notre chemin de Croix. Les nurses en blouses blanches impeccables s'occupaient des enfants et nous montraient du doigt en riant aux éclats et en proférant des paroles de haine.

Ces mêmes femmes et les épouses des S.S., quelques semaines plus tard, viendront supplier le commandant du camp à deux genoux et en pleurant pour qu'il n'anéantisse pas les déportés au lance-flamme comme il en a reçu l'ordre, par crainte des représailles des alliés qui sont maintenant à quelques kilomètres. Ces femmes nous ont abreuvés de haine...et cependant nous leur devons la vie.

Enfin libres !

Dachau ! C'est la fin de nos misères. Ce sont les médecins français et leur dévouement. Ce sont les colis de la Croix Rouge. Ce sont les combats qui se rapprochent du camp ! Ce sont les vols de reconnaissance des avions alliés au-dessus du camp ! C'est enfin la « Panzer alarm » finale et la délivrance du camp par les Américains.

Mais quelle hécatombe le long de ce calvaire de 11 jours, où réellement nous avons touché le fond de la souffrance humaine, de la détresse, de la désespérance.

Voyez vous, mon cher Camarade Abbé, auprès de cette immense souffrance collective, la Passion du Christ me paraît une bien petite chose. Je ne devrais pas dire cela, car j'en suis revenu et j'ai retrouvé le bonheur de mon foyer. Mais quand même il n'y a pas de commune mesure entre ceci et cela et je peux bien vous dire à vous puisque vous avez partagé nos souffrances et que vous savez ce que le Christ a souffert. Mais je ne le dis qu'à vous.

Sur Gross-Rosen il y aurait encore beaucoup à dire. Et si ça vous intéresse au point de vue documentation pour votre livre et pour les archives de la déportation, je vous décrirai un épisode d'une affolante horreur que j'ai vécu pendant 2 semaines, avec plus d'un millier de camarades. A ma connaissance, jamais personne n'a conté cette affaire, plus horrible encore, que notre voyage vers Dachau.

Je me suis laissé emporter par mes souvenirs et je vous ai donné des quantités de détails que probablement vous ne souhaitiez pas. Mais vous retrouverez dans ce fatras les dates de nos convois.

Croyez, mon cher Camarade Abbé, à mon plus cordial et fraternel salut et tout à votre disposition. Vous excuserez l'écriture. J'ai rédigé ces pages d'un seul trait et l'émotion des souvenirs aidant, je n'ai plus contrôlé la main qui écrivait.

Roland de Saint-Seine.

2. La lettre de l'Espoir : j'arrive !

1^{er} mai 1945

Simone, ma chérie, libres, nous sommes libres ! Je vais te revoir ! Je vais revoir les petits ! Je t'écris ces quelques lignes hâtives avec la même émotion qu'il y a douze ans, je déposais à ta porte le premier bouquet qui devait te dire mon amour. Aujourd'hui c'est le même amour avec en plus la joie formidable d'un retour inespéré à la vie, d'une sortie d'un enfer effroyable vers les plus douces choses de l'existence. Nous étions tous condamnés, nous devions tous mourir après d'affreuses tortures physiques et morales et brusquement un bruit de canonnade, quelques coups de feu et les Américains entrent dans notre enfer, massacrent nos tortionnaires et nous rendent à la vie.

Maintenant ce n'est plus qu'une question de quelques jours pour notre libération définitive. On parle des premiers départs pour un camp en France pour après demain. Le 15 tout doit être terminé. Le 1^{er} juin au plus tard je dois être auprès de toi.

Ma chérie, c'est trop beau ! Je n'ose y croire, j'ai vu la mort de trop près, j'ai vu trop de choses monstrueuses, terrifiantes, pour pouvoir m'habituer brusquement à l'idée de retrouver intact mon bonheur, notre bonheur.

Te souviens-tu lorsque je te disais : « nous sommes trop heureux, il va sûrement nous arriver quelque chose, un bonheur pareil ça se paye » ? Et tu étais de mon avis. Eh bien je viens de payer, je t'assure et pour ton bonheur et pour le mien et pour celui de mes enfants. Nous pouvons jouir maintenant de ce bonheur sans crainte. Je n'ai pas marchandé, j'ai payé le prix fort et Dieu qui m'a permis de sortir d'une pareille épreuve ne peut rien demander de plus.

Quelle hâte j'ai de noyer dans tes grands yeux noirs toutes ces visions effroyables qui ont rempli chaque seconde de captivité. Quelle hâte de reprendre contact avec la vie en serrant ton corps dans mes bras, en embrassant mes petits. Ce jour sera le plus beau jour de ma vie.

Demande à François d'intervenir de toute sa puissance de ministre pour me faire rentrer par priorité, en avion si possible, la chose est envisagée et surtout pour écourter les formalités de libération. S'il peut s'occuper de la chose, avant 8 jours je puis être à Villepreux.

J'aurais besoin d'une assez longue période de repos et de soins. Songe que je suis tombé à 45 kilos. J'étais devenu un véritable squelette, le coeur avait des ratés et était tombé à 39 pulsations. Je prenais mes 4 ou 5 syncopes par jour. Et il fallait néanmoins travailler dur sous les coups et sans nourriture. Chaque jour je voyais tomber mes camarades. Nous rentrerons environ un sur dix ! Il était temps ! Il me restera évidemment quelques traces.

Je te reviens plus gourmand que jamais. Depuis 15 mois que je suis à la soupe au rutabagas et à trois cents grammes de pain par jour, j'ai une envie folle de bifteaks-frites et de bons gâteaux, de petits-déjeuners avec des pyramides de tartines beurrées, de miel et toutes ces merveilleuses choses que nous avons à profusion sans nous douter de notre chance.

J'espère que notre Estonienne est toujours là ! Que de fois dans ces mirages provoqués par ma permanente faim j'ai pensé au splendide goûter qu'elle avait confectionné pour Mimi.

Je te dis des choses idiotes. Toutes mes idées se bousculent dans ma pauvre tête. Et les insipidités ont fini par prendre le dessus. Je suis honteux de terminer sur cette prosaïque, alors que mon coeur déborde de toutes sortes de tendresses pour vous que j'aurais voulu te dire.

J'ai sauvé mon alliance. En ce beau jour du 1^{er} mai. Je l'ai sortie de sa cachette et remise à mon doigt.

Evidemment toutes mes affaires sont perdues. Mais ça c'est peu de chose.

Informe toi vote pour savoir si tu peux me répondre.

Si oui, tu joindras une photo de toi et des petits. J'ai tellement hâte de vous revoir.

Ma cocotte chérie, cette fois je te serre dans mes bras pour ne plus te quitter. Une caresse aux petits.

Roland.

extrait du livre « Je réponds de mon espérance (Ensemble de témoignages et de réflexions pour redonner le goût de vivre) » Daniel Foucher